

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 93 (1990)

Artikel: Du paysage ferroviaire comme moyen de création
Autor: Donzé, Yves-André / Miserez, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549938>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Du paysage ferroviaire comme moyen de création

par Yves-André Donzé et Jean-Louis Miserez

Combien étions-nous sur la rame? Trente ou quarante. Etudiants, professeurs, cuisinier, urbaniste, journalistes, sociologues, géologue, chercheurs, artistes... Là pour quinze jours.

Tout près du convoi, venue de l'Université de Kassel, une équipe avait tendu des fils de couleur bleu cobalt. Le montage avait l'allure d'un cadre isolant un amas de pierres moussues et de fenasses. Ils appelaient ça «Le Guide Bleu». La promenadologie, au cœur de la vibration automnale, avait frappé.

Cela se passait en Franche-Comté. Mais l'importance n'était pas là. Le train ne parcourut pas plus de distance qu'une jeune fille au pair tirant une poussette dans le même laps de temps.

Mais dans les têtes, alors, ça bougeait.

AUX ANTIPODES DU SAFARI, L'IDÉE

Voyage entrepris par un corps expéditionnaire pluri-disciplinaire, l'entreprise «Ailleurs, Elders, Anderswo» se situe au carrefour de la recherche et de la représentation. Tout au long de la ligne de chemin de fer Le Locle-Besançon, du Col-des-Roches à la capitale franc-comtoise, le convoi, au gré de déplacements confidentiels, est parti à la découverte minutieuse de la ligne et de ses abords.

Avec le sérieux d'une entreprise scientifique, la légèreté d'un jeu, la sereine gravité d'un acte poétique.

Autant pour accumuler des richesses (les sites, les rites, les enjeux) que pour en semer (écriture, photo, gravures, performances...), le tout est déjà en soi une manifestation. Mais il servira surtout à l'élaboration d'une autre ligne de chemin de fer, d'une ligne ailleurs. Le lieu, dépouillé de sa gangue touristique, n'est que le motif, le prétexte d'une investigation. Un jardin public, une usine ou un hameau auraient tout aussi bien fait l'affaire.

L'important était d'éviter la complaisance du trekking ferroviaire, de l'aventure prêt-à-porter, de l'émerveillement forfaitaire, sympa, super. S'éloigner de la lunette-tirelire, de l'anecdote, de la vue aérienne qui éloignerait de l'idée.

PRÉPARER LE TRAIN

Préparer un train comme objet d'art? La SNCF est d'accord. Le wagon est livré. Matériel lourd et désuet. Mais le peindre? Primo : sortir du fluo. La couleur sera terne, bleu nuit. Le motif, quelque chose qui rappelle une liasse de papier que l'on effeuille. L'important sera l'intérieur du wagon : atelier de gravure, salon, labo de photo. Le groupe façonne, retape.

L'aventure d'un train commence toujours dans un hangar. Dans celui de la SNCF au Locle, le wagon attend sa toilette. Tout autour, les petits potagers forment le décor. On entre dans l'univers du train, côté jardin. Les étudiants de l'école d'art s'appliquent à métamorphoser le wagon. Le monde du rail s'offre à leur portée.

ALLEMANDS CURIEUX, CURIEUX ALLEMANDS

A genoux, courbés, pliés, debout, ils consignent. Chercheurs de l'Université de Kassel, ils appliquent une nouvelle science: la promenadologie. En géologues, sociologues, urbanistes, historiens, ils déchiffrent le paysage et ses composants: montagnes, ruisseaux, prairies, maisons, animaux, plantes, insectes puis — sur cartes — sous-sols. Utilisant un des canons de leur appareil théorique, le «regard filtré», ils observent le réel. Contemporains, ils situent cependant leur perception et sa formation à l'époque de Xavier Stockmar.

Leur archivage effréné déconcerte. Jusque tard dans la nuit, souvent seuls dans le wagon-atelier, ils préparent l'édition du *Neue Merkwürdigkeiten des Jura*, le quotidien du train.

Parmi eux, Markus Ritter, 34 ans, fils de métallurgiste : « Nous tentons de restaurer le dialogue entre la science et l'art. Notre démarche est universaliste. Elle est utile et urgente, car la primauté de la science sur l'art provoque l'atrophie de la perception. »

Sous l'impulsion de l'équipe de Kassel, l'expédition s'enrichit de nouvelles interrogations : quel est le statut vivant de la nature ? Quelles sont les perspectives ouvertes par un discours du paysage où l'homme renoncerait à son statut d'observateur egocentrique ? L'universalisme est-il possible dans un environnement marqué par le cloisonnement des technologies et de leurs serviteurs ?

DU CODE DU RAIL À KENNETH WHITE

Aux levers, dans les wagons-couchettes embués, les matins sont crus. Les étudiants, un à un se faufilent frileusement le long de la rame jusqu'au salon du wagon-atelier. Lecture du matin. Moment obligatoire.

Autoritaire, voix incantatoire et monocorde, un animateur déclame quotidiennement un extrait du code suisse du rail. Lecture ejaculatoire, éveil des participants : le jeu de l'expression commence.

Cendrars, Butor, Cingria, Ponge, Kenneth White seront les détonateurs du matin.

« Cela fait à peine plus de cent ans que les milliers de km² de territoires qui avaient appartenu à la Compagnie de la Baie d'Hudson ont été ajoutés au territoire du Québec, et une si impressionnante augmentation d'espace — comme si la France se retrouvait soudain avec la Sibérie devant sa porte — n'a pas encore fait son chemin dans la conscience locale. C'est pour cela que le Nord tout entier constitue encore une froide énigme pour les Canadiens, alors que pour les Amérindiens il est bourré de réalités vivantes. Je ne voudrais pas trop insister, mais cela ressemble un peu à ce qu'est l'espace poétique pour l'esprit normalisé. » Kenneth White, *La Route bleue*, Grasset.

La plaine de Morteau se déplace au Grand Nord et l'étudiant s'améridianise. Le jeu du filtre fonctionne. Demeure, entière, la question de l'accès à la réalité humaine dans le paysage.

Sur la feuille, les traits jaillissent. Au fil des jours, les mots — indispensables — accompagnent le geste pictural.

LA VISITE DU PROMENADOLOGUE

Regard de baleine bleue, casque colonial implicite, le professeur Lucius Burkhardt s'approche du convoi. Il déploie consciencieusement sa longue vue, scrute l'espace et grimpe dans le wagon.

Urbaniste et professeur de promenadologie à l'Université de Kassel (Allemagne), le professeur Burckhardt s'adresse aux participants et définit la promenadologie comme une science de la perception du paysage. Depuis de nombreuses années, il mène des expériences en Europe. Passionné par l'abstraction du paysage due à la rapidité des déplacements contemporains, il étudie, au cours de ses pérégrinations, le monde de l'image, l'aliénation du regard conditionné, la puissance du cliché. Au moyen de diverses techniques — dont certaines ont été utilisées durant le voyage — il réactive le regard et le discours du paysage. L'issue de la conférence coïncidera avec l'entrée du rail dans l'épopée promenadologique.

LES CENT PAS DE MORTEAU

Circonscrire le cadre de la perception visuelle et émotive aux cent pas qui précèdent l'entrée dans un train et aux cent autres qui suivent. Avant le premier pas se situe le Point Zéro du paysage. L'expérience tente, à travers la dramatisation du temps et de l'espace, de saisir par un suivi pictural un état considéré comme fin en soi. Proche de la promenadologie, l'exercice vise à isoler l'événement spatio-temporel. Aller, revenir, attendre, observer. Créer, se créer son monde des cent pas. Dans le geste, l'écriture, le trait. Puis comparer. Et, enfin, savoir qu'un nouveau monde, éphémère et dérisoire, mais dépositaire d'investigation imaginaire, existe. Et s'y promener dedans. Même sans marcher. Même longtemps après.

LE KILOMÈTRE 19

A la fascination qu'exerce le paysage à le contempler depuis le train correspond un besoin turbulent d'explorer la voie. A pied. Ce matin-là, dans l'épais brouillard, départs en cascades. Horaires soigneusement préparés. Selon le principe de la circulation ferroviaire, personne ne dépassera l'autre. Près de la colonne sacrée de compostage, ils partent un à un avec pour viatique une lecture de Cendrars. Viendront les kilomètres de voie et de traverses, leur solitude, leur rousse frénésie de création. Ils laisseront la matière utile au geste: clous cabalistiques, chevilles, minéraux... mais aussi l'image et le mot...

*Pencher le corps
Interroger la cédille
d'une route au loin
Une vache regarde
Chaque carré de rail
livre ses
Vertiges d'alpages
Montagnes successives
ouvertes
au double cheminement
de la conscience
La loi du rail
n'a pas d'alinéa
Les numéros ne sont là
que pour conter
l'âge de la poutre
Clous chiffrés
pour mémoire
Nervures
au cœur de l'arbre vertical
couché maintenant
seul et multiple à soutenir
l'Horizontale
Traces jonchées
de signes
Folie de l'art
Au corridor
Nul son qui ne vienne
d'ailleurs
Au-delà vient la rumeur
ou l'automne
«Arrête ou je tire!»
Un canard fabuleux
fait son western
dans un wagon
de tête
STOP!
HALTE!
ROUGE!
On a tué le km 19*

Le guide bleu

oder vom Sinn und Zweck

des blauen Feldes

Wir bieten ihnen:

- wahrnehmungen allergewöhnlichster art;
- alltäglichkeiten in besonderem rahmen;
- nichts besonderes;
- was es überall zu finden gibt;
- und weiter nichts.

Nous vous offrons:

- perceptions les plus communes;
- rien d'extraordinaire;
- ce que l'on trouve un peu partout;
- le quotidien dans un cadre habituel;
- et rien de plus.

Kommen Sie schnell, solange vorrat reicht!

Offres spéciales, profitez-en!

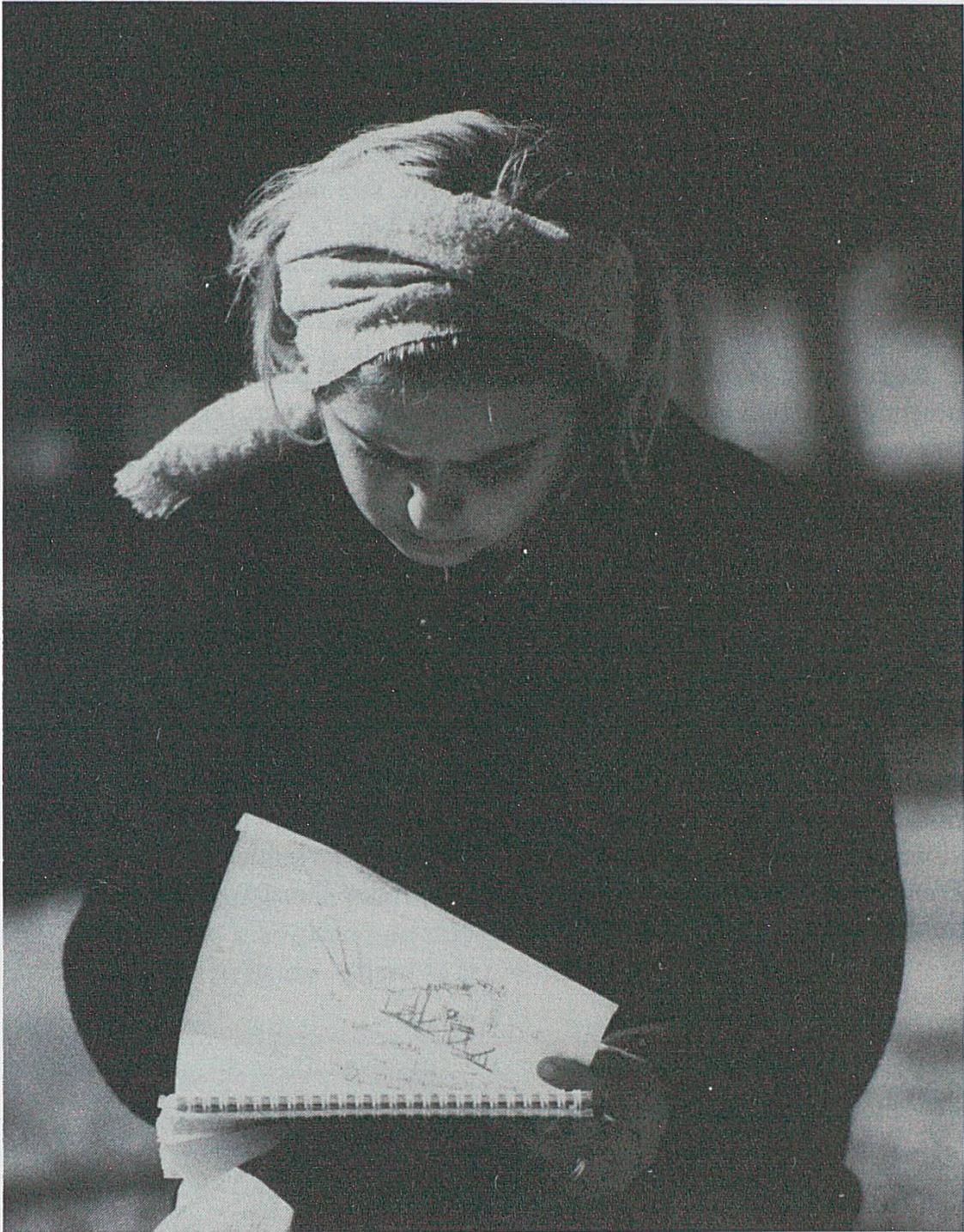
Observez ici, ce que l'on peut apercevoir partout, la plus grande curiosité: le banal!

Extrait du journal « Neue Merkwürdigkeiten des Jura ».

LE GUIDE BLEU

Dimanche. Le train ne bougera pas. En traversant la rame, entre deux wagons, le soufflet ne livre qu'un coin lumineux de ballast. L'équipe de Kassel l'a repéré. Tendant des fils synthétiques, ils ont isolé les pierres pigmentées de lichens et l'ont intitulé *Toundra du Groenland*. De tels cadres n'ont cessé de parsemer les haltes du voyage. Erigée en musée éphémère, l'exposition itinérante du Guide Bleu avait ceci de particulier que seuls les cadres se déplacent. L'installation, en termes promenadologiques, est le Point Zéro du paysage ferroviaire. Tout ce qui lui est extérieur n'est plus d'aucun usage référentiel. Le cadre réduit l'univers à son contenu. Au

spectateur de jouer. A lui de puiser dans ses ressources et de réinventer un autre voyage, ailleurs. Ici, pas de carte de géographie, pas de références culturelles et encore moins de vernissage. Le vernis se trouve sur les chaussures du promeneur. Lecture libre, donc. Sans indice et sans piste sécurisante. Le titre ne s'use que si l'on s'en sert. Le matériau, son agencement, la tension des équilibres aussi. L'équipe de Kassel, de son côté, restera attentive en permanence au contenu scientifique des cadres qui composeront son «Guide Bleu».



LE LUNDI NU

Tout allait très fort, très vite. La rage diluvienne de l'expression risquait de réduire celle-ci au productivisme galopant. Alerte! Tard à l'heure de la mue, quand le dimanche soir troque sa vieille peau contre celle toute frémissante du lundi, dans le wagon-restaurant, une tablée s'interroge.

De l'autre côté des vitres embuées, la fraîche nuit comtoise, à quelques pas du convoi, gèle l'eau d'une baignoire écaillée. Une vache somnambule traverse l'ombre. Mystère des songes animaux. Trouble des andins engrangés.

L'un parle du recul qu'exige l'acte créateur. Un autre qui rentre de voyage évoque le ramadan. Du lever au coucher du jour, jeûner. Puis, dans le crépuscule fiévreux de la médina, se joindre à la rumeur des festins.

C'est décidé, le lundi, dans sa phase diurne, sera nu. Pas de pinceau, pas de crayon, pas d'appareil photographique, pas de livre. Le matin, pour la première fois, pas de lecture dans le minuscule salon du wagon-atelier. Consultés sur le projet, les étudiants acquiescent. Une réflexion sera entamée sur l'image émergente. Celle qui, le soir venu, s'imposera sur le papier.

Le convoi roulera quelques kilomètres dans le matin pastoral. Dans les compartiments, la frustration est vive. De séduisante, pour beaucoup, l'expérience devient pesante. Privés de leurs moyens de création, les étudiants sont renvoyés à leurs friches personnelles. Avoir dix-huit ans au seuil du troisième millénaire, et voyager. Loin. En soi. A Morteau — Morte-Eau — le temps chargé d'attente, saturé par l'accumulation d'images, se dilate. Les repas, seules balises du jour, se dissolvent dans la chronologie incertaine. Un étudiant colombien observe l'expérience. Dans mon pays, dit-il, le lundi nu serait jour de fête. Plus tard, il prendra la plume et en sortira un texte solaire, le « Scénario Colombien ».

Au couchant, le wagon-atelier reprend vie. Un dossier sera rassemblé. Beaucoup d'écrit, beaucoup de cris. Le lendemain sera consacré à l'autopsie de l'image émergente: interrogation sur la sélection de l'image, le cheminement de sa création. Pour certains, la journée s'est passée dans la recherche d'une émergence visuelle et de son illustration. D'autres ont remonté les sentiers de leur mémoire. D'autres enfin, sans fixation anecdotique, ont réalisé l'image synthétique de leur lundi nu.

ESCENARIO COLOMBIANO LE SCÉNARIO COLOMBIEN

*En el escarabajo rodante de los Andes,
un grupo de estudiantes, dos campesinos y
un profesor; enseyan retirar sus
redes de sueño matinal. En el para-choque
frontal del bus rural, una frase se halla
dibujada rigurosamente:
« Yo soy el colibrí más rápido ».*

Dans le scarabée roulant des Andes,
un groupe d'étudiants, deux paysans et
un professeur essaient de retirer leur
filet de sommeil matinal. Une phrase est
soigneusement dessinée sur le pare-choc frontal du bus rural:
« Je suis le colibri le plus rapide ».

*Emprendimos la ruta.
Nous nous mettons en route.*

*Una hora mas tarde, los grillos
cantan sus últimas oraciones nocturnas.
Las ranas, nadadoras íntimas de charcos
y de lagunas, amenazan con su lenguaje acuático,
el pesado sueño de las piedras.
Al borde de la carretera se para el bus.*

Une demi-heure plus tard, les grillons
chantent leurs dernières prières nocturnes.
Les grenouilles, nageuses intimes des étangs
et des lagunes, menacent de leur langage
aquatique le lourd sommeil des pierres.
Le bus s'arrête sur le bord de la route.

*Descendemos para orinar tranquilamente la sal
y el agua de la sopa de papas,
que habíamos tomado antes de partir. Decidimos prolongar
la pausa. Era imposible despreciar el encanto y belleza
de todo lo que nos rodeaba.
[...]*

Nous descendons pour uriner tranquillement le sel et l'eau de la soupe de pommes de terre avalée avant de partir. Nous décidons de prolonger la pause. Il est impossible de mépriser la beauté de ce qui nous entoure.

[...]

Nuestro bus llega en el minúsculo pueblo de paredes de barro y paja. Los niños se precipitan al ver nuestra presencia. En la pequeña e improvisada estación de buses, cuatro músicos interpretan aires populares de los Andes y del Sur.

Notre tacot arrive au minuscule village de parois d'argile et de paille. Les enfants se précipitent joyeusement. Dans la petite station de bus improvisée, quatre musiciens interprètent des musiques populaires des Andes et du Sud. La fête et la danse semblent vêtir l'ambiance.

[...]

La fiesta y el baile parecen vestir el ambiente.
[...]

La fête et la danse semblent vêtir l'ambiance.
[...]

DANS LE DÉPÔT SATURNIEN

Le monde se pacifie. L'empire tutélaire du signe, en cette fin de voyage, s'efface devant l'effondrement du lieu. Vidéastes et photographes ont planté leurs trépieds, plumes et fusains glissent sur la feuille. Rubiconds, trois hommes sortent d'une baraque. Contrariés, ils traversent le ballast moussu et apostrophent un étudiant :

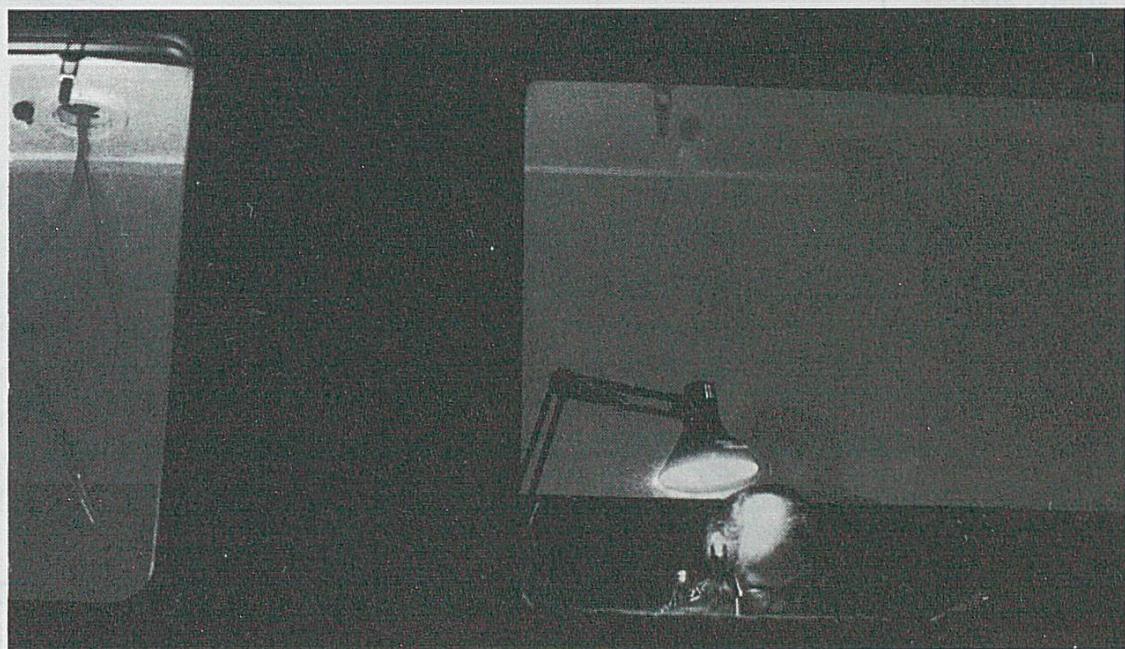
— Zone de défense nationale !

Ce dernier, bras en croix, poursuit sa marche concentrée dans les fosses de réparation. Arbres à cames rouillés. Fougères luisantes de pluie. Sa chevelure de feu tantôt disparaît dans la saillie, tantôt encadre son visage très pâle dans l'émeraude de la végétation. De temps à autre, il aligne de petites pierres sur les rails abandonnés. Incrédules, les trois larrons se retirent derrière une montagne d'isolateurs.

Plus loin, le soleil mouillé traverse les milliers de vitres du grand dépôt. Jardin d'acclimatation, temple de l'épopée enfouie, carrefour tellurique de sabbats post-industriels, no future amazonien. Par terre, quelques seringues.

Noyé sous la luxuriance des plantes, un homme, beau, grave, se souvient. La mécanique. Les grandes machines huilées mariées à l'Homme. Avant le pilotage automatique, le circuit imprimé, le terrorisme binaire. Puis il pointe son doigt. A travers la serre crevée, il indique le toit rouge de la cantine. Ses copains, de robustes cheminots qui ne lésinaient pas avec l'amitié, biberonnaient fort. Par tonneaux, le rouquin, qu'ils éclusaient le jour de leur anniversaire. Des solides, des braves, des potes...

La rotonde, nombril mécanique aux réminiscences maçonniques, conte la patience du temps qui passe. Le contre-jour en accordéon lui réplique la force du mouvement. A Besançon. En octobre. A midi. Sans témoin.



Neue Merkwürdigkeiten des Jura

Nummer 3

Reisedokumentation, wetterabhängig

4. Oktober '89

Tag der Reflexion

Nach zwei Tagen in Morteau und unseren Untersuchungen bspw. der Geologie, ergab sich schließlich die Freizeit nach der Verknüpfung von wissenschaftlicher mit künstlerischer Erfahrung der Natur. Wir waren uns nicht sicher, ob wir tatsächlich in der Naturbeobachtung der Natur gerecht werden, mehr in ihr sehen oder ob wir nur etwas reproduzieren, was schon in der Methode angelebt ist. (Ausdruck dieser Suche sind die beiden Abbildungen auf S.5 unserer gestrigen Ausgabe.

Wir zitieren aus Friedrich Ratzels "Naturschilderungen": Die künstlerische und die wissenschaftliche Gedankenarbeit

Die Fülle der Naturerscheinungen zwingt zum Vergleichen und Sichten. Es ist ein Anfang von Wissenschaft schon in jeder prüfenden Betrachtung der Naturgegenstände. Und so geht sie auch in die Kunst über. In dem, was man in der Kunst das Stilisieren nennt, liegt das Streben auf das Typische hin, und das erfüllt sich auch in der Denkarbeit, die das Zufällige von der Erziehung abstreift, das Wesentliche zur möglichen Deutlichkeit bringt. Die Entwicklung der Naturdichtung und der Landschaftsmalerei zeigen Übereinstimmungen mit der Naturforschung. Überall gehen die Wege durch die Einzelheiten auf das Ganze.

Seit Goethe und Wordsworth gehören Naturdichtungen in großem und tiefer Auffassung zum Größten, was Poesie überhaupt schafft. Und so ist die Vereinfachung der Anschauungen auch das höchste Ziel der Wissenschaft. Die Zusammenfassung ähnlicher Erscheinungen allein zum Zweck der übersichtlichen Schilderung hat in nicht wenigen Fällen den geraden Weg auf die Erkenntnis des Gesetzes gefunden, den sie nicht gesucht hatte.

Im Vergleich mit diesen tieferen Zusammenhängen zwischen wissenschaftlichen und künstlerischen Schaffen, erscheint vielleicht etwas äußerlich der Hinweis auf die ästheti-

→ FORTSETZUNG S.3

Grands pans d'espace
Volés au désir
De reprendre la trace
Réapprendre
Un ciel d'infinies
Promesses
S'échappent des
Trouées

De l'autre côté
Une nouvelle
Consistance

Elles s'apprend par les
Racines du nombre
Rythmer l'envers

Brans de verts
Brindilles, brillance
A pointe d'herbe

Oser strier l'autre
Trouée

Et regarder la terre
depuis la lune
Dans ce quartier
de mers
Las je suis de taire

Quitter la ligne et
Laisser tricher l
Le Doubs

"La Route bleue"
prend son sens amovible
Mais inavoué



Morteau - Gilley, eine Bilderfolge

Gleich nach dem Bahnhof Morteau das Renaissance-schloss mit Park. Die Eisenbahn verläuft zwischen dem Hangfuß und dem Doubs. Beweidete Magerrasen des Hügels grenzen an Feuchtwiesen der Flussaue. Eine grosse Moorwiese, mit Pappelgehölzen durchsetzt, jenseits des Flusses. Die freistehenden Weidengebüsche vollkommen halbkugelig. Auf einer Barke mitten im Fluss sitzt ein Fischer und angelt, den Rücken dem vorbeifahrenden Zug zugekehrt, regungslos. Ein Bauernpaar geht zügig übers Feld; ihre Hirtenstöcke zeigen, dass sie ausziehen um das Vieh heimzutreiben. Pont-de-la-roche, die erste Bahnhofstation, zeigt mit ihrem Namen die landschaftliche Situation, die hier beginnt. Die Bahn zweigt westwärts vom Becken von Morteau ab. Ein Felsriegel mit steil aufgerichteten Schichten bildet den Auftakt. Nach diesem Taleingang weitet sich die Flussebene wieder zu einer schmalen Aue mit Grünland. Der Doubs ist in ein Felstal eingebettet. Die Hänge sind bewaldet; Der Südhang mit einem vielfältigen Laubmischwald, der Nordhang mit Tannen und eingestreuten Buchen.

→ FORTSETZUNG S.2



A LA SOURCE DE LA PROMENADOLOGIE, UNE APPROCHE SYSTÉMIQUE DE LA NATURE

Artiste, Paul-Armand Gette questionne la nature. Alors que l'homme s'évertue à découvrir l'indescriptibilité de la pensée humaine, Gette reproche à la science de la nature d'être réduite à un objet extérieur et matérialisable voulant expliquer et englober cette dernière. Plutôt que d'avoir une approche complexe, pluridisciplinaire, systémique de son environnement, l'homme se serait empressé d'archiver la nature en la classifiant « scientifiquement » selon des schémas linéaires afin d'obtenir des réponses auto-suffisantes.

La science de la nature est certes légitimée par ses succès. Son hyper-rationalisme la distancie cependant de l'éénigme de son environnement, et la somme des effets secondaires n'a pas encore été calculée. Réductrice, elle veut banaliser les secrets de la nature en les isolant dans un système catégorisant.

Le jardin botanique constitue un topique exemplaire de cette réduction: une nature résumée, érigée en espace créé par l'homme et pour l'homme, un lieu cloisonné et dépouillé de son énigme. Les non-herbes (mauvaises herbes) seules sont dépositaires du statut vivant de la nature. Elles seront tondues régulièrement pour laisser voir les plaquettes d'identification des plantes exotiques.

Exiger le courage du questionnement au-delà du champ de la compréhension, voilà la préoccupation de Paul-Armand Gette. L'homme, colon dans l'âme, tue le mystère et conçoit une machine à défricher ce dernier: la science. Gette propose une cohabitation non culpabilisante avec l'hermétisme de la nature et revendique la lecture poétique du lieu.

UNE THÉORIE DE LA RELATIVITÉ DU PAYSAGE

Le professeur Burckhardt, se référant entre autres aux travaux de Gette, propose lui aussi un nouvel accès à la connaissance: la promenadologie. Elle se pratique à pied et active le regard humain sur le lieu. La notion de paysage est une invention des gens en rupture avec la nature: ceux, dès le 19^e siècle, de la ville industrielle. Exclus de leur environnement naturel, ils voient du paysage ce qu'ils ont été préparés à voir. Il s'agit d'un processus d'abstraction. La technologie, en accélérant la vitesse de la promenade, a dynamisé le processus. L'importance des déplacements a amplifié l'échelle de l'abstraction. D'où la présence toujours plus dominante de l'image préparée. La promenade est ainsi réduite à la vérification du cliché.

Un paysage neuf est indescriptible. L'homme ne le percevra que par les référents culturels dont il dispose. Le premier homme qui a marché sur la lune n'a-t-il pas comparé le paysage lunaire à un vaste terrain de golf?

Au cours de ses nombreuses promenades, le professeur Burckhardt a expérimenté les mécanismes du paysage préparé. En Toscane, avec un groupe d'étudiants, il repère vingt lieux d'intérêt majeurs (églises, ports, musées, etc.) qu'il nomme les perles du collier. Il se lance alors dans l'investigation des interstices. Lors de ses promenades «non intéressantes», «artificielles», il cerne l'abstraction de l'image pré-conçue. Donc son absence.

Alors, il invente des jeux de contraintes génératrices d'images abstraites. Ces dernières fonctionnant comme autant de filtres révélateurs de la relativité du paysage. A Kassel, sur un champ de tir désaffecté, il dit: «Ici c'est neuf. C'est Tahiti. Explorons ce terrain...» Un acteur, durant l'exploration, lira des extraits du journal du Capitaine Cook. Terrains vagues en Germanie tropicale. Plus tard, l'armée vendra le terrain. Des maisons seront construites. Un photographe immortalisera les «Indigènes» sur cartes postales. Le cliché est créé. Des banlieues de Milan aux mines de graphite allemandes, des polders aux rails comtois, les clichés sautent, se reforment.

*Le filtre ne se contente pas d'être la trans-action d'un lieu. Il puisera aussi son existence dans le regard de l'usager du paysage. Pour un géologue, les trous de prélèvement seront les perles du collier. Pour un cantonnier, les bords de route seront les références paysagères. Le journal *Neue Bemerkwürdigkeiten des Jura* réglait son regard à l'aune de l'Histoire, celle de l'époque de Xavier Stockmar. Tous les scénarios sont possibles.*

D'autres procédés donnent accès à la relativité du paysage. Le cadrage et le point zéro du paysage ont été pratiqués par l'expédition «Ailleurs, Elders, Anderswo».

La promenadologie réhabilite la multiplicité du paysage. Elle permet la libération du carcan visuel dans lequel l'idéologie de la perception l'a emprisonné. Anti-réductrice et ludique, elle ouvre de nouveaux champs de découverte à l'Homme-Promeneur, à l'Homme-Artiste.

*Yves-André Donzé
et Jean-Louis Miserez*

Yves-André Donzé, Saignelégier.

Jean-Louis Miserez, Le Noirmont.

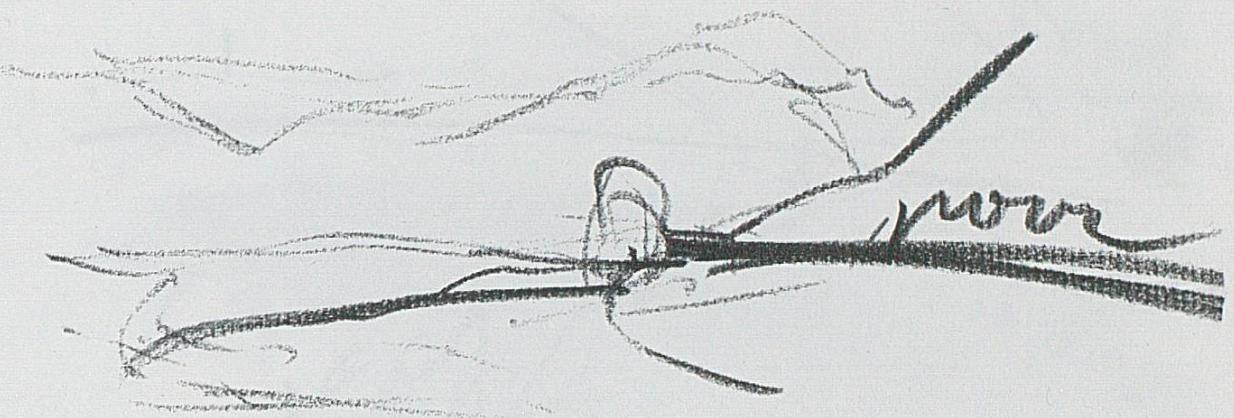
Photographies: Bernard Cattin, professeur à l'Ecole d'Art appliquée de La Chaux-de-Fonds.

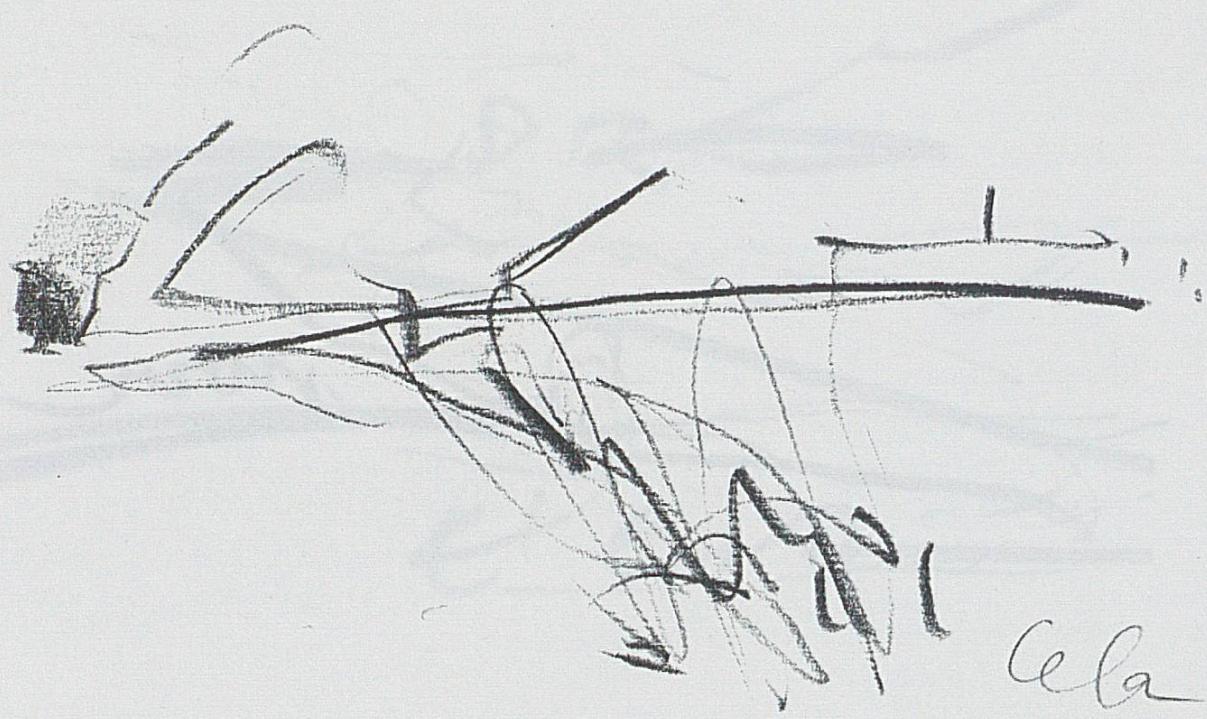
Dessins: Hubert Girardin, professeur à la même école.

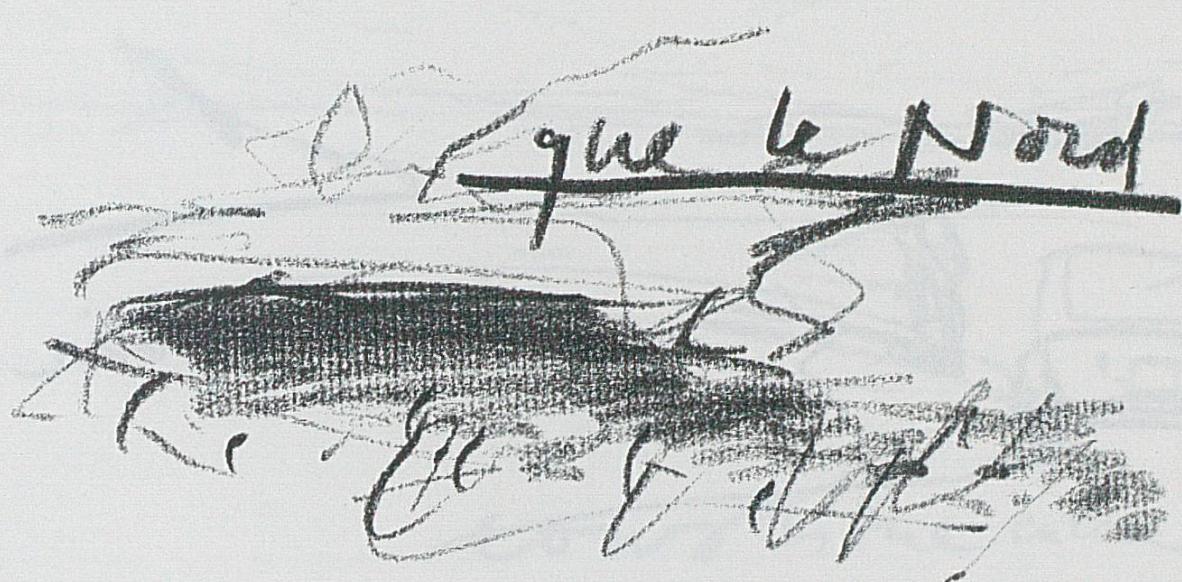
Nouvelles
des Amériquains

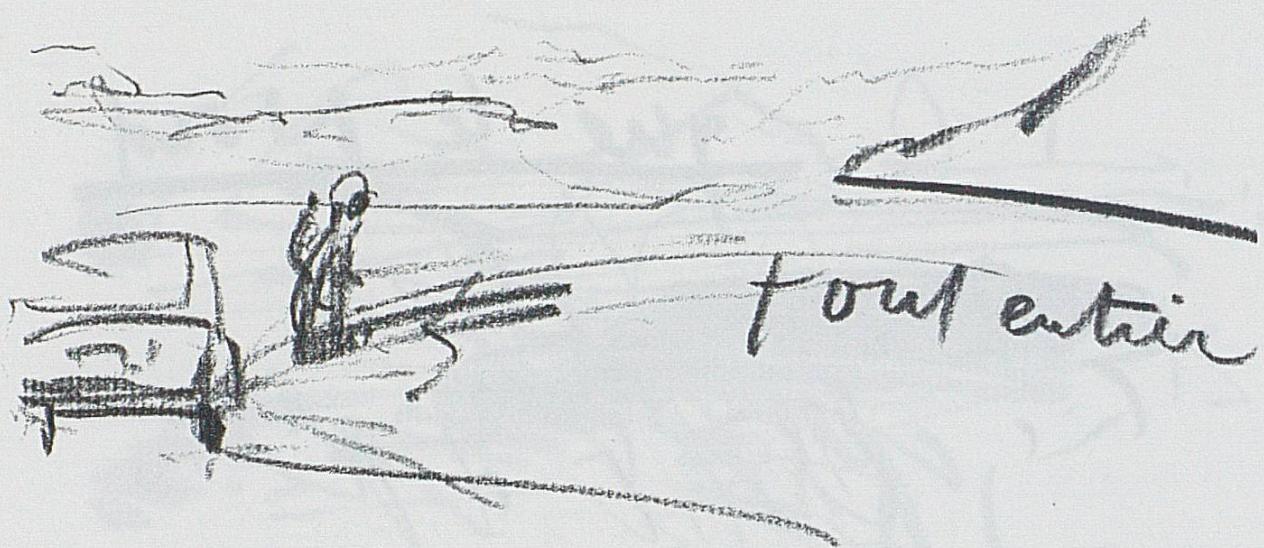
Hubert Gravant Noirat

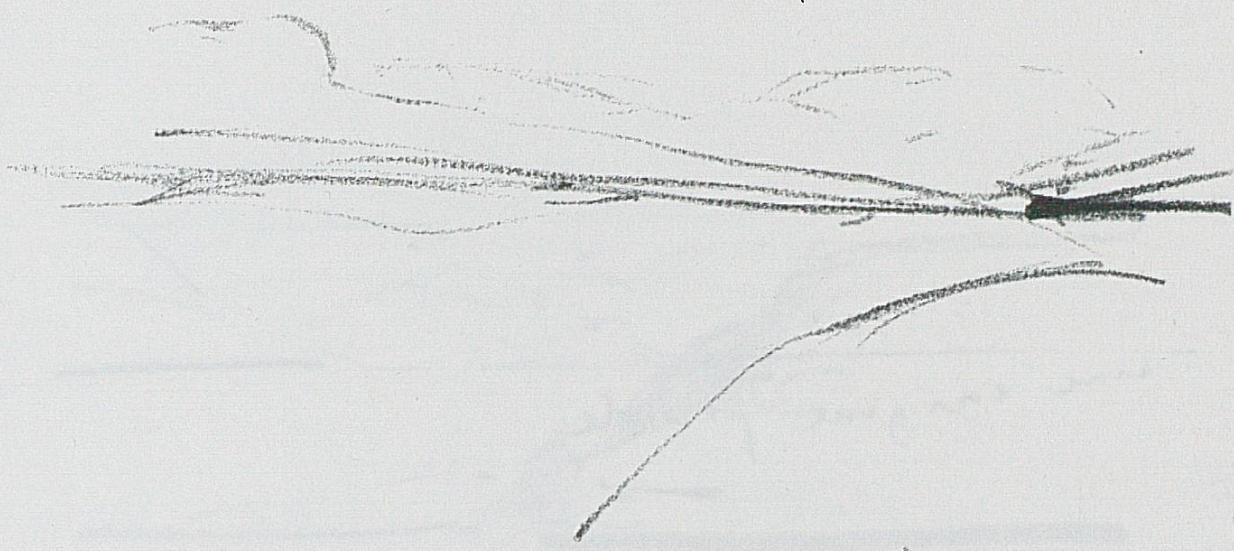
~~Dear~~
client







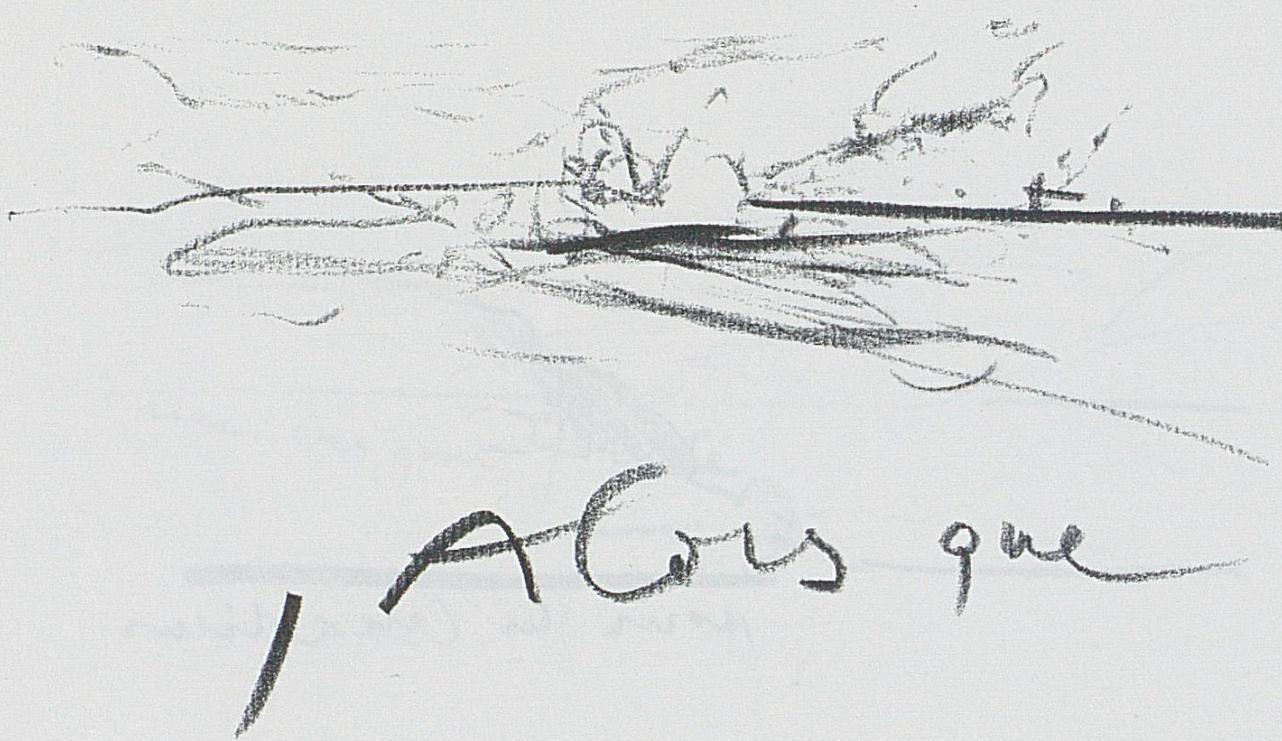




constitutive curve

une enigme froide





, Alors que



pour les
Amérindiens

il est fourré

peut être

